

# Au prolétaire

Ô captif innocent qui ne sais pas chanter  
Écoute en travaillant tandis que tu te tais  
Mêlés aux chocs d'outils les bruits élémentaires  
Marquent dans la nature un bon travail austère  
L'aquilon juste et pur ou la brise de mai  
De la mauvaise usine soufflent la fumée  
La terre par amour te nourrit les récoltes  
Et l'arbre de science où mûrit la révolte  
La mer et ses nénies dorlotent tes noyés  
Et le feu le vrai feu l'étoile émerveillée  
Brille pour toi la nuit comme un espoir tacite  
Enchantant jusqu'au jour les bleuités du site  
Où pour le pain quotidien peinent les gars  
D'ahans n'ayant qu'un son le grave l'oméga

Ne coûte pas plus cher la clarté des étoiles  
Que ton sang et ta vie prolétaire et tes moelles  
Tu enfantes toujours de tes reins vigoureux  
Des fils qui sont des dieux calmes et malheureux  
Des douleurs de demain tes filles sont enceintes  
Et laides de travail tes femmes sont des saintes  
Honteuses de leurs mains vaines de leur chair nue  
Tes pucelles voudraient un doux luxe ingénu  
Qui vînt de mains gantées plus blanches que les leurs  
Et s'en vont tout en joie un soir à la male heure  
Or tu sais que c'est toi toi qui fis la beauté

Qui nourris les humains des injustes cités  
Et tu songes parfois aux alcôves divines  
Quand tu es triste et las le jour au fond des mines

Guillaume Apollinaire (1880–1918)